

Le Québec des cent pays

Milder Villegas

Volume 1, Number 1, 1986

Spécial jeunes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22031ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions VOX POPULI enr.

ISSN

0831-3091 (print)

1923-2322 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villegas, M. (1986). Le Québec des cent pays. *Ciel variable*, 1(1), 18–18.



Au Pérou, j'ai commencé à participer aux événements politiques vers 14-15 ans, avec des groupes dans les écoles secondaires. On faisait des marches de solidarité pour des causes qui nous semblaient justes, qui visaient la libération du peuple. J'ai des copains qui sont morts dans ces marches-là ou qui ont été emprisonnés.

Généralement, un immigrant ou un réfugié devra travailler davantage qu'une personne d'ici pour avoir et pour conserver un emploi. Un réfugié peut bénéficier de prestations d'aide sociale dès son arrivée... si tout va bien. Du même coup, il n'obtient pas de permis de travail avant au moins quatre mois. Embûche importante pour les moins de trente ans!

Il y a donc différentes pressions d'adaptation et de survie pour tout nouvel arrivant. Certains s'adaptent, d'autres s'aliènent c'est-à-dire qu'ils oublient leur culture, ce qui bouleverse leur identité. On parle beaucoup de cette question au centre d'accueil pour réfugiés, mais même les sociologues ne sont pas arrivés à déterminer où commence l'adaptation et où commence l'aliénation.

Ici, en tout cas, il y a beaucoup plus de divorces que dans certains pays. La culture est vraiment différente de ce que les arrivants connaissent. Pour les Latino-Américains, c'est au niveau des valeurs personnelles qu'il y a bouleversement: Eglise, famille, relations parents-enfants, couple. Dans leurs pays, c'est traditionaliste. Ici, il y a

une grande liberté, de multiples tendances et valeurs.

Certaines différences locales demeurent cependant les mêmes ailleurs. Par exemple, les immigrants appartiennent à une autre classe sociale que les réfugiés, plus riche et bourgeoise. Les soirées ou les marches de solidarité comptent très peu d'immigrants; ce sont plutôt les gens du peuple, du prolétariat, donc les réfugiés, qui vont participer à de tels événements. Il y a 16,000 à 20,000 réfugiés au Canada qui n'ont ni le droit d'étudier ni le droit de travailler. Les immigrants, c'est le contraire: ils ont accès à la plupart des droits et services canadiens.

Moi, je suis Péruvien, j'ai vingt-trois ans. J'ai vécu dans mon pays vingt ans avec une certaine mentalité, avec une culture particulière qui ne peut se transformer d'un jour à l'autre. Mais je suis jeune encore. Pour les gens de 35-50 ans, c'est encore plus difficile de s'adapter à une toute autre vie, avec de toutes autres références.

Mon choix est clair: je veux rester ici. Je suis maintenant lié à des groupes de solidarité, des latino-américains, des francophones et des anglophones. Mais j'aimerais bien retourner au Pérou. J'aimerais prendre le temps de revoir mes amis, dont les idées ont sûrement évolué... ■

Milder Villegas
Animateur en centre d'accueil
pour réfugiés